FHG2-11226 a
Cac
FRC
17202

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

DISCOURS

DU REPRÉSENTANT DU PEUPLE

DUBOIS-DUBAIS,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DES ANCIENS,

A l'occasion de la fête du 9 thermidor.

Séance du 9 thermidor an 7.

REPRÉSENTANS DU PEUPLE,

LA journée du 9 thermidor, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, fut et sera toujours une des plus intéressantes à l'humanité et des plus chères aux vrais républicains, considérée dans son véritable objet.

En effet, citoyens représentans, elle délivra la France d'une tyrannie révolutionnaire d'autant plus insuppor-

THE NEWBERRY LIBRARY

table qu'elle persécutoit avec le même acharnement, confondoit dans les mêmes prisons et faisoit monter sur les mêmes échafauds, et les vrais amis de la République et ses ennemis les plus acharnés ; elle n'épargna pas même, dans son aveugle fureur, ceux qui n'étoient et ne pouvoient être du nombre des uns ni des autres.

Cependant, il faut le dire ; elle fut surpassée dans sa rage sanguinaire par la rage encore plus sanguinaire de ces bandes d'assassins, qui, à dater presque de l'époque dont nous rappelons aujourd'hui la mémoire, ont fait et font encore tomber chaque jour sous leurs poignards des milliers de victimes humaines, au nom du trône et de l'autel.

Le jour aussi où la République sera délivrée de ces deux monstres, le royalisme et le fanatisme, qui ne se donnent la main que pour faire la guerre à l'humanité et couvrir la France des plus exécrables forfaits, devra être le jour le plus solemnel de tous ceux que la République aura à célébrer chaque année : puisse-t-il, pour le salut de la patrie, ne pas être éloigné ! ! ! !

Les fêtes nationales en mémoire de grands événemens et sur-tout d'événemens salutaires à l'humanité, furent de tous les temps, de tous les peuples et de toutes les contrées ; l'antiquité la plus réculée nous en offre des exemples incontestables.

Ainsi les Romains eurent leurs *Saturnales* ; les Athéniens, leurs *Hydrophories* ; les Hébreux, leurs *Tabernacles* ; les Égyptiens, leurs fêtes d'*Isis* ; les Grecs, leurs *Olympiades* ; les Perses, leurs *Aigueries* ; les Chinois, leur fête *Ona* ; les Turcs et autres peuples orientaux, leurs fêtes *diluviennes* (1).

(1) L'Antiquité dévoilée par ses usages.

Ces fêtes avoient toutes à leur origine un but politique ou moral, et souvent l'un et l'autre; quelques-unes dégénérèrent en fêtes religieuses.

Elles prouvent qu'il est dans la nature des sociétés, comme de celle de l'homme, de rappeler et même de célébrer les époques qui ont le plus marqué dans le cours de leur existence.

« Elles sont célébrées encore, dit un auteur (1), » la plupart de celles que j'ai rappelées, dans une » infinité de contrées sans le moindre soupçon de leur » objet primitif, parce que, continue-t-il, le peuple » qui corrompt tout sans le savoir, est toujours es- » clave de ses usages, et y est tellement attaché qu'il » a été plus facile dans tous les temps aux législateurs » de changer les motifs des fêtes, que de changer les » fêtes. »

Mais, citoyens représentans, celle du 9 thermidor est fondée sur des motifs si puissans et tellement caractérisés qu'ils se sont fortement imprimés dans la pensée, que le temps les effacera difficilement, et qu'ils seront transmis à la postérité la plus réculée, dans toute leur effrayante vérité.

Un écrivain estimable (2) met les fêtes publiques au nombre des besoins moraux du peuple, qu'il est essentiel de satisfaire comme les besoins physiques : « les fêtes, dit-il, sont nécessaires aux » hommes; la nature n'a pris tant de soin de dé- » corer la terre de verdure, de fleurs, de parfums, » d'oiseaux chantans et d'en varier les scènes, de fo- » rêts, de prairies, de montagnes, de fleuves, que » pour faire de ce globe un lieu de fêtes perpétuel-

(1) L'Antiquité dévoilée par ses usages.

(2) Etudes de la nature.

» les . . . . . Les fêtes, ajoute-t-il, sont » dans la navigation de la vie ce que sont les îles » au milieu de la mer, des lieux de rafraîchissement » et de repos. »

La République française avoit été proclamée par la Convention nationale, avec ce dévouement sans bornes, cette expression de sentiment que lui inspiroit l'amour brûlant d'une entière indépendance.

Ce grand acte de perfectionnement de la régénération politique fut accueilli de tous les Français avec le même enthousiasme qui l'avoit dicté ; alors, entourés de ruines et de tous les débris de l'ancien gouvernement ammoncelés par les précédentes Assemblées constituante et législative, les nouveaux législateurs ne songèrent plus qu'à relever l'édifice public sur un plan digne des lumières du temps, déja dessiné par le crayon de l'expérience, et le plus conforme à tous les vœux.

Mais combien ils furent contrariés dans leurs généreux desseins ! combien ils furent déçus de leurs trop trompeuses espérances ! ils étoient bien éloignés alors de prévoir toutes les résistances qu'ils auroient à vaincre, les épreuves difficiles et périlleuses qu'ils auroient à subir, tous les outrages sanglans dont ils seroient abreuvés, et que la mort même, l'affreuse mort, promenant sa faulx cruelle au milieu d'eux, trancheroit les jours de plusieurs des plus marquans par leurs grands talens et par leurs vertus civiques et morales . . . Souvenirs douloureux !!!! Je vous évoque, ombres chères et sanglantes des Vergniaud, des Guadet, des Gensonnet, des Camille Desmoulins, des Philippeaux et autres, paroissez au milieu de cet Aréopage, dans ces lieux meme où de cette tribune votre éloquence mâle et foudroyante fit trembler les tyrans qui vous immolèrent

et nous asservirent, malgré votre courageuse opposition à leurs desseins pervers. En ce jour consacré à célébrer leur juste punition, nous vous devons un hommage particulier ; recevez-le, le conseil des sages vous l'adresse par mon organe ; c'est à la vertu qu'il appartient d'honorer la vertu, et c'est à nous, sur-tout, membres de la première magistrature de la République, qu'il appartient d'honorer la mémoire de ceux qui ont tenu la première place parmi ses fondateurs, et qui ont péri victimes de leur dévouement pour sa cause sacrée.

La Convention nationale ne fut pas plutôt assise, et n'eut pas plutôt commencé ses grands travaux, qu'elle fut circonvenue par l'intrigue contre-révolutionnaire se parant de tous les masques, que ses membres furent agités par l'esprit de parti, et poussés en sens divers par les factions, avant qu'ils eussent pu se connoître et s'apprécier ; la discorde attentive sut mettre à profit des circonstances si favorables à ses noirs projets, et secoua avec force ses brandons au milieu d'eux ; elle sourit à ses trop malheureux succès, et les ennemis de la chose publique y applaudirent.

Alors les plus funestes divisions se manifestèrent avec éclat au sein de la représentation nationale, et des républicains, aussi purs que vrais, tous faits pour s'estimer et s'unir s'ils avoient su s'entendre, voulant tous de bonne foi la liberté, la République et le bonheur du peuple ; divisés seulement sur les moyens, ils se crurent divisés d'opinion, et ne se traitèrent plus qu'en ennemis acharnés à leur perte réciproque. Ainsi leurs turbulentes délibérations ne furent plus que de vrais combats, leurs débats une lutte scandaleuse de passions haineuses, et le lieu de leurs séances n'offrit plus à

l'œil consterné que le spectacle d'une arêne de gladiateurs.

Il faut cependant en convenir, citoyens représentans, au milieu des divisions qui déchiroient son sein, où la fureur des partis étoit portée à son comble, la Convention nationale fit de grandes choses, et du foyer des orages, produits par le choc violent des opinions, sortirent de grandes mesures de salut public qui étonnèrent l'Europe, firent trembler la coalition des rois ennemis, et auxquelles la postérité rendra un hommage mérité, si on le lui refusoit aujourd'hui.

Toutes ses conceptions furent rapides, efficacement salutaires, et toutes marquées au coin du génie; elle sut toujours s'élever à la hauteur des circonstances; son courage s'accroissoit dans la proportion des ennemis qu'elle avoit à combattre, des obstacles qu'elle avoit à vaincre et des dangers qui menaçoient la République; elle fut féconde en ressources et sut toujours les appliquer à propos; et si au-dedans elle fut toujours au-dessous d'elle-même, par les querelles particulières de ses membres, auxquelles elle prit trop de part, elle ne cessa point d'être grande au-dehors; mais malheureusement elle fit trembler ses amis comme ses ennemis; en un mot, pour achever de la peindre, j'ajouterai ce trait de la plus exacte vérité et de la plus impartiale justice, c'est que tout ce qui fut fait de bien et de grand lui appartenoit, et ce qui fut fait de mal et de désastreux ne fut que le produit d'une impulsion étrangère et l'ouvrage des factions ennemies dont les fils se rattachoient, dans son sein, à quelques-uns de ses membres.

Cependant l'état d'agitation violente et de déchirement dans lequel elle se trouva, et dont le contre-coup se

faisoit ressentir dans toutes les parties de la République, ne pouvoit exister long-temps, parce qu'en fait de gouvernement comme en toute chose l'état de violence est un état contre nature qui ne peut durer : chaque jour les esprits s'aigrissoient de plus en plus, l'animosité des partis s'accroissoit, et une fermentation sourde et menaçante au-dehors s'annonçoit avec des symptômes alarmans ; il ne fut pas difficile alors à l'observateur attentif de juger qu'une crise, dont on ne pouvoit calculer les résultats, étoit prochaine.

Mais il ne fut plus permis aussi de douter que des ambitieux, poussés par la soif ardente de la domination, ne fussent les auteurs et instigateurs secrets des divisions qui agitoient la Représentation nationale, et qu'ils ne fussent les véritables chefs des partis qui s'y manifestoient.

Qui pouvoit méconnoître en effet la main du génie conspirateur qui dirigeoit tout pour son affermissement et leur coupable triomphe ? la marche ordinaire de tous les tyrans, qui est de diviser pour régner, *divide et impera*, n'étoit-elle pas celle qui avoit été constamment tenue et suivie de la part de quelques-uns depuis l'existence de la Convention ?

La plupart des révolutions ont eu leur Scilla ou leur Cromwel ; il étoit aussi dans les destins de la France républicaine d'avoir le sien, et d'éprouver tous les fléaux que ces odieux tribuns traînent à leur suite pour asseoir et faire respecter leur domination.

Déja le courageux Louvet, membre distingué de la Convention nationale, et dont je rappelle ici le nom avec tout l'intérêt qu'il doit inspirer aux vrais républicains, avoit signalé celui qui devoit asservir son pays ;

mais, en louant son courage, la Convention méprisa ses avis et se prépara d'éternels regrets.

Un conspirateur découvert et méprisé n'en devient que plus furieux et plus entreprenant; Catilina ne garda plus de mesure, dès que Ciceron eut révélé et prouvé au sénat qu'il conspiroit contre la liberté publique, et qu'il méditoit d'asservir son pays. Saluste disoit de cet ambitieux conjuré « que son génie étoit naturellement » porté au mal, et qu'il s'étoit familiarisé avec le » crime; que son esprit étoit entreprenant, artificieux, » habile à tout dissimuler. . . . , et que c'étoit avec ce » caractère qu'il se livra à la fureur de s'emparer de la » République (1). »

Ce portrait n'est-il pas tout entier celui du Catilina français? Mêmes vues d'envahissement du pouvoir, même noirceur de caractère, mêmes vices et mêmes fureurs. La différence qui existe entre eux, est que l'un courageux mourut honorablement, et que l'autre lâche mourut ignominieusement.

Robespierre, nom horriblement fameux dans les fastes de la révolution française, est celui que je désigne ici. Fort d'une popularité que ses adroites flagorneries lui avoient gagnée, et se prétendant hautement le seul appui et le seul vrai défenseur des droits du peuple, il ne mit bientôt plus de mystère à ses audacieuses entreprises; ses forces s'accrurent de la foiblesse, ou plutôt d'une trop aveugle confiance de la Convention nationale. Quand le crime veille et entreprend, la vertu sommeille et se confie. . . . .

Son parti s'étoit formé de quelques ambitieux comme lui, et de beaucoup d'hommes trompés par le faux prestige d'une grande réputation de patriotisme et d'in-

---

(1) De la guerre de Catilina, chap. V et XIV.

corruptibilité ; et ce parti s'étoit grossi de tous les hommes foibles, craintifs ou ignorans, qui la plupart croyoient servir leur pays lorsqu'ils ne servoient que ses odieux projets.

En un mot, il étoit parvenu à obtenir une si grande faveur populaire, et son nom devint si imposant dans toute la République, qu'il n'eut plus qu'un pas à faire pour en être le chef suprême, le dictateur, ou plutôt pour être le tyran de son pays ; et ce pas, il le fit.

Tout étoit préparé pour consommer l'œuvre impie et liberticide qui devoit le revêtir de la toute-puissance dictatoriale ; et ce fut au nom de la liberté et de la République, que la liberté fut perdue et que la République ne fut plus qu'un vain mot.

Le sort en étoit donc jeté. La journée du 31 mai, de si fatale mémoire, arrive ; l'heure de l'insurrection sonne ; tous les habitans de Paris, poussés par une impulsion dont ils ne devinoient ni la cause ni l'objet, prennent les armes : ils avancent formés en bataillons ; les canons, la mèche allumée, précèdent leur marche : la Convention nationale est bientôt assiégée ; on lui dicte des décrets, on veut qu'elle livre plusieurs de ses membres.

Elle résiste pendant trois jours (les 31 mai, premier et 2 juin), dans la plus pénible situation, incertaine de son sort et irrésolue sur le parti qu'elle devoit prendre dans des circonstances aussi embarrassantes.

Cependant les menaces redoublent, ses dangers augmentent ; il falloit qu'elle cédât ou qu'elle périt, et avec elle la liberté et la République ; elle se conserva donc pour sauver l'une et l'autre ; elle capitula avec les conjurés, dans l'espoir d'être secourue par les citoyens des départemens, ou que ceux de Paris, revenus de leur erreur, la rétabliroient dans tous ses droits. Mais, vain

espoir ! à cette terrible catastrophe succéda une terreur qui s'empara de tous les esprits, abattit toutes les ames ; et la Convention nationale resta sans force comme sans pouvoir, ou plutôt en effet elle n'exista plus, et le trône du tyran fut élevé.

Dès qu'il ne connut plus de bornes à son pouvoir, il se livra à toutes les fureurs, à toutes les vengeances qui agitoient son ame sanguinaire et jalouse ; il proscrivit d'abord dans la Convention nationale tous ceux qui s'étoient le plus manifestement opposés à ses vues ambitieuses ; la proscription s'étendit insensiblement sur toute la surface de la République. Il n'épargna ni âge ni sexe, ni classes ; les républicains, comme ceux qui ne l'étoient pas, étoient confondus dans le même malheur. Les vertus, les talens étoient autant de crimes punis de mort ; et, comme l'on disoit de Scilla, il suffisoit d'être riche pour n'être pas innocent (1). Un nouveau Metellus auroit pu dire aussi, comme à Scilla : « délivre-nous d'une incertitude pire que la mort, » et du moins apprends-nous ceux que tu veux » sauver. »

On peut encore lui appliquer cette ressemblance des cruautés de *Domitien* aux siennes, par ce qu'en rapporte Tacite. « Les vertus, dit-il, étoient alors des arrêts de mort : » l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime, mais » il étoit en quelque sorte forcé de s'y prêter ; plus de » courage eût été mis au rang des forfaits » . . . . . Il ajoute encore : « sous ce règne affreux l'on vit punir » dans Sennecion et Rusticius, les panégyristes des vertus » de Thraséas et d'Helvidius. »

Ainsi révéler les forfaits d'un usurpateur de l'autorité, retracer sa conduite, ses crimes et les objets de ses fureurs, c'est les peindre tous.

---

(1) Révolutions romaines.

Mais, citoyens représentans, pour imiter le peintre du sacrifice d'Iphigénie, qui mit un voile sur la tête d'Agamemnon son malheureux père, afin de mieux exprimer sa douleur, j'abandonne un récit trop déchirant pour des cœurs sensibles, en jetant aussi un voile sur tant de scènes d'horreurs impossibles à décrire, et qui couvrirent la France de tombeaux et de ruines, depuis l'affreuse journée du 31 mai jusqu'à la mémorable journée du 9 thermidor.

Cependant presque tous ceux qui s'étoient montrés d'abord les partisans du tyran, reconnurent leur méprise à son égard, et se repentirent ; la partie nombreuse du peuple qu'il avoit séduite, en ne cessant de lui faire crier *vive la liberté et la République*, finit par s'appercevoir qu'elle ne jouisssoit réellement ni de l'une ni de l'autre, et que privée de ses ressources les plus essentielles à son existence, détruites par l'exagération et la terreur, elle gémissoit malheureuse sous la plus exécrable tyrannie ; dès-lors il fut aisé de prévoir que sa perte étoit prochaine.

Le tyran commença à s'appercevoir de son côté que le nombre de ses partisans diminuoit chaque jour, ou n'étoit plus sincère ; que le peuple fatigué du spectacle de ses forfaits, qui ne le rendoient que plus malheureux, gémissoit en secret, et l'accusoit sourdement, et qu'enfin le manteau de la popularité qui le couvroit étoit prêt à lui échapper. Il ne put plus douter alors qu'un précipice s'ouvroit sous ses pas, et que la justice nationale étoit prête à être satisfaite.

Il songe donc à prévenir le coup qui le menace : mais il n'étoit plus temps, l'opinion publique avoit prononcé, et l'heure de sa chûte et de son châtiment approchoit.

Le 8 thermidor Robespierre s'empare de la tribune, y fait un long discours pour se justifier, et conjurer l'orage qui se formoit sur sa tête coupable.

Mais il a beau parler, se plaindre, accuser, et même menacer, il ne fait plus d'impression, ou plutôt il n'est plus écouté : le tyran qu'on cesse de craindre, et qui se croit obligé de se justifier, est perdu.

Le 9 thermidor arrive, Robespierre fait de nouveaux efforts : mais cette fois une voix terrible et menaçante l'interrompt ; elle ose nommer le tyran avec le ton de l'indignation, et lui commande de quitter une tribune qu'il déshonore.

Aussitôt son courage l'abandonne, il chancelle, il balbutie, il sort du lieu des séances confus et désespéré, suivi du reste de ceux qui avoient partagé avec lui l'exercice de son odieuse tyrannie.

Il se retire avec eux à la commune de Paris ; elle étoit composée en plus grande partie des complices de ses forfaits, et de vrais conspirateurs, rivalisant depuis long-temps de puissance avec la Convention nationale, à laquelle elle vouloit se substituer : là, il fut accueilli avec intérêt ; chacun des membres le presse, l'embrasse, jure de le venger et de le rétablir sur son trône ensanglanté.

La Convention nationale, forte seulement de son courage, sans défense, et presque abandonnée à la fureur des conjurés, sentit le danger de sa position, ayant appris sur-tout que les bataillons de la garde nationale se réunissoient à la commune conspiratrice.

Elle n'espère donc plus son salut que d'un coup de vigueur ; elle le porta, et mit hors la loi le tyran, ses complices qui l'avoient suivi, et tous les membres

de la commune. Ce parti violent, mais nécessaire dans les circonstances périlleuses et pressantes dans lesquelles on se trouvoit, réussit, et sauva avec la représentation nationale, la liberté, la République et des milliers de citoyens que l'échafaud se préparoit encore à dévorer.

La Convention nationale, rendue à la liberté qu'elle n'eût jamais dû perdre, et rétablie dans l'exercice de son pouvoir, abattit tous les échafauds, ouvrit toutes les bastilles : elle se montra en même temps juste et généreuse, en confondant dans les heureux effets de sa justice et de sa clémence, et ses amis et ses ennemis, comme ils avoient été confondus dans la persécution et le malheur.

Elle ne songea plus qu'à sécher tous les pleurs, qu'à cicatriser toutes les plaies, et qu'à réparer tous les maux du régime désastreux qu'elle venoit d'anéantir ; chaque décret qu'elle rendit en fut un de bienfaisance ; tous alors indistinctement chantoient ses louanges, proclamoient ses bienfaits, exaltoient son humanité, et lui juroient reconnoissance éternelle.

Elle oublia cette maxime si connue et si vraie, qu'il falloit toujours se méfier d'un ennemi réconcilié ; et cette confiance, cet abandon de sa part, vertus des ames libérales et généreuses, manquèrent encore une fois de perdre la République.

Bientôt les royalistes rendus tous à la liberté, jouissant sous la protection des lois du plus doux et du plus clément des gouvernemens, renouèrent leurs intrigues contre-révolutionnaires, et aiguisèrent leurs poignards : ils jurèrent la mort de tous les républicains ; et par la plus monstrueuse ingratitude, d'en percer le sein même de ceux qui leur avoient tendu peu auparavant une main secourable, et avoient oublié leurs torts.

Ainsi, citoyens représentans, quelques mois après le

jour qui vit tomber les échafauds de la terreur, l'on vit reprendre les poignards du royalisme et se rétablir un autre système d'assassinats et de terreur plus monstrueux et plus cruel encore que le premier. Des bandes d'assassins royaux se formèrent; ils promenèrent dans tous les départemens la dévastation et la mort; et des victimes sans nombre, arrachées de leur lit ou attendues sur leur passage, furent immolées à leur rage contre-révolutionnaire : chaque jour encore, dans plusieurs départemens, il en tombe sous leur fer homicide.

L'on sait enfin comment après une longue suite de forfaits et d'actes de cruauté plus inouis les uns que les autres, augmentant chaque jour de fureur et d'audace par l'impunité, ils en vinrent à attaquer la représentation nationale le 13 vendémiaire; comment ils la contraignirent, pour son salut et celui de la patrie, de repousser la force en rebellion ouverte par la force en légitime défense; et comment, par la plus effroyable réaction, ils ternirent la bienfaisante journée du 9 thermidor.

Citoyens représentans, en retraçant les principaux évènemens qui ont précédé, occasionné et suivi la salutaire journée du 9 thermidor, j'ai rappelé sans doute de grandes erreurs, de grandes fautes, de grands crimes et les grands maux qui en sont découlés.

Les erreurs et les fautes sont inséparables de l'humanité, et les hommes les plus estimables sont susceptibles d'en commettre; qui de nous donc au milieu des orages révolutionnaires oseroit s'en dire irréprochable? nous nous en devons tous l'oubli, l'intérêt de la patrie nous le commande, oui devons-nous en ressouvenir que pour les éviter.

Les crimes n'appartiennent qu'à quelques individus,

qu'à ces ambitieux, brouillons politiques, qui sacrifient tout à la soif de dominer, que les révolutions favorisent dans leurs projets en s'attachant la classe ignorante du peuple qu'ils ont soin de tromper et d'égarer: ceux-là sont faciles aujourd'hui à signaler; ils ne peuvent plus nous tromper : mais tôt ou tard s'ils réussissoient un instant, ils subiroient la punition qu'ils auroient méritée et un 9 thermidor les atteindroit.

Quant aux maux qui en sont découlés, c'est à nous qu'il appartient d'en effacer jusqu'à la moindre trace s'il nous est possible, et surtout de profiter des leçons d'une longue et trop malheureuse expérience pour en éviter le retour.

Mais nous ne pouvons nous dissimuler qu'ils ont eu leur source principale dans nos divisions, et que ces divisions ont toujours produit des catastrophes funestes au bonheur public et à nous-mêmes, et jamais de bien. Que de motifs puissans doivent donc déterminer les républicains de toutes les nuances, la plupart imaginaires, à s'unir fortement, et à proscrire de leur langue ces dénominations qui ne tendent qu'à les affoiblir en les réduisant à un très-petit nombre, et qui enfin par leurs désastreux effets semblent être tirées du code secret du royalisme redigé par Pitt.

Maintenant, citoyens représentans, union, sagesse, justice, et force à la constitution de l'an 3; voilà, voilà quelle doit être invariablement notre devise, voilà quels doivent être aujourd'hui nos mesures révolutionnaires : elles seules relèveront véritablement l'esprit public, elles seules rattacheront tous les cœurs au gouvernement; toutes les autres sans celles-là seront de nul effet, si elles n'en produisent un contraire.

Le fameux Chatam, père de Pitt, lors de la guerre

de l'Angleterre avec l'Amérique, ne cessoit de dire au parlement : union et paix avec l'Amérique, et guerre à l'Europe entière. Mais union entre les républicains de toutes les nuances, union entre les pouvoirs, et nous pourrons braver tous nos ennemis extérieurs et intérieurs ; ils ne peuvent être véritablement redoutables que par notre mésintelligence et notre désunion.

Par la sagesse on régularise tout, on économise tout ; tous nos moyens sont centuplés et nos ressources deviennent inépuisables ; les lois qu'elle dicte inspirent la confiance, relevent le crédit public, vivifient le commerce, ouvrent tous les canaux de l'abondance, et rétablissent la morale publique sans laquelle il n'est point de bonheur pour le peuple ni de prospérité pour les États : tant d'avantages certains et inappréciables qui en découlent valent bien la peine qu'on ne dédaigne pas ses conseils.

C'est bien le cas ici de citer cette belle pensée d'un estimable publiciste (1) de nos jours qui devroit être gravée par-tout en caractères ineffaçables, et sur-tout dans tous les cœurs des vrais républicains : « Devenez » libres, a-t-il dit, si vous êtes sages ; mais aussi soyez » sages si vous voulez rester libres. » Hâtons-nous de mettre en pratique une si grande leçon donnée en si peu de mots, puisque nous y trouvons la règle de notre conduite et tous nos moyens de salut.

La justice, ce principal attribut de la divinité, est aussi la vertu la plus essentielle des gouvernemens libres, car il est vrai de dire qu'aucun citoyen ne peut jouir de la liberté que par la justice : elle est le besoin de toutes les ames, le devoir de tous ceux qui gouvernent et la propriété morale de tous les hommes

(1) Raynal.

en société ; elle asservit et contente tous les cœurs, et le coupable même lui rend hommage quand il n'est frappé que par elle et pour elle.

Socrate interrogé s'il jugeoit heureux un grand prince : eh ! comment le pourrois-je, répondit-il, puisque j'ignore s'il est homme de bien et *juste* ?

En un mot, citoyens représentans, vous serez forts par l'union, grands par la sagesse, et chéris par la justice ; et si l'exercice de ces vertus est dans l'intérêt de la patrie, il est aussi tout entier dans celui de votre gloire ; c'est au Conseil des Anciens sur-tout qu'il appartient de les faire briller (ces vertus bienfaisantes) dans tout leur éclat.

Citoyens représentans, nous ne pouvons mieux finir l'intéressante célébration du 9 thermidor, qu'en renouvellant ici l'expression vive de nos sentimens à jamais invariables d'attachement à la constitution de l'an 3 ; elle doit être, dans toutes les circonstances de notre existence civile et politique, l'objet de notre première et dernière pensée.

Hommage, hommage donc à cette arche sacrée de notre salut, et périsse le téméraire, s'il pouvoit en exister un, qui oseroit tenter de porter sur elle une main profane et sacrilége ! elle nous a coûté assez de peines et de sacrifices, elle nous promet assez de jouissances pour que nous devions la respecter religieusement et la défendre contre toutes les entreprises quelconques.

Avec elle nous braverons et nous anéantirons toutes les factions, nous détruirons toutes les espérances liberticides, et nous en imposerons à tous nos ennemis : sans elle au contraire nous rentrons dans un cahos révolutionnaire inextricable, nous ouvrons sous nos pas tous les précipices, nous appelons sur nos

177

têtes toutes les vengeances, nous devenons l'objet du mépris de tous les peuples ; et du sein de ce cahos, que nous aurions produit, et au milieu duquel nous serions sans existence légitime, le peuple ne pouvant plus croire à la République, se jetteroit, en nous maudissant, dans les bras de la royauté.

Tant de biens réels avec elle, tant de maux inévitables sans elle, ne nous permettent pas de balancer, citoyens représentans et vous tous républicains, sur le parti que nous avons à préférer, c'est-à-dire la constitution de l'an 3 ou la mort.

Vive la journée du 9 *thermidor ! Vive la République !*

Vive la constitution de l'an 3 *!*

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Thermidor an 7.